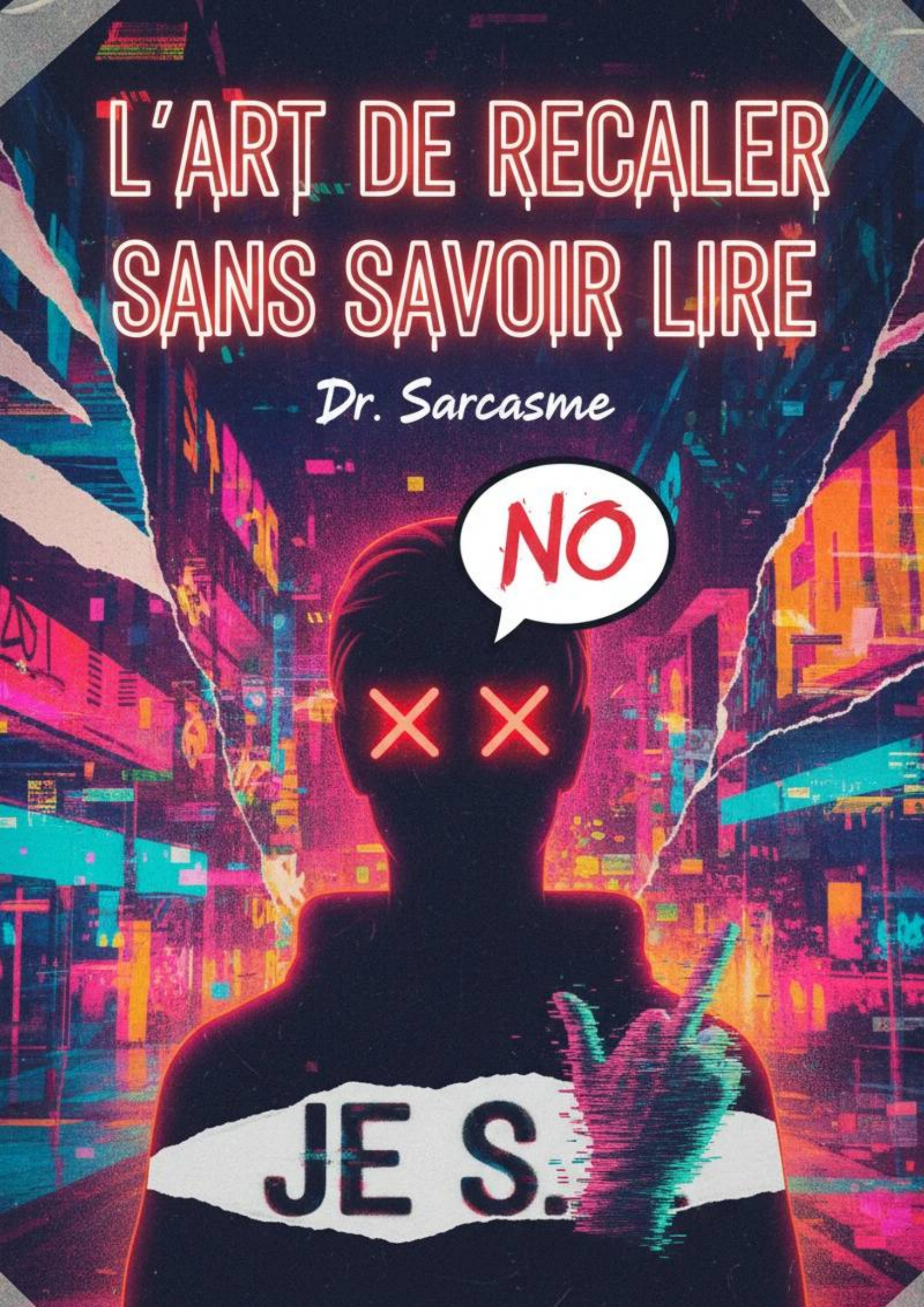


# L'ART DE RECALER SANS SAVOIR LIRE

*Dr. Sarcasme*

**NO**

**JE S.**



# **L'Art de Recaler sans Savoir Lire**

*Par Dr. Sarcasme*

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://fusianima.com)

# Table des matières

Chapitre 1 : Le Regard de Marbre (Ou comment ne plus cligner des yeux)	4
Chapitre 2 : La Liste Imaginaire : Le Manuscrit de l'Invisible	8
Chapitre 3 : L'Allergie à la Basket : Diagnostic de Trottoir	13
Chapitre 4 : L'Oreillette Fantôme : Parler à Personne avec Autorité	18
Chapitre 5 : La Règle de Trois : Le Ratio ou la Mort	22
Chapitre 6 : Le 'C'est une Soirée Privée' : Le Mensonge Universel	27
Chapitre 7 : La Morphologie du Tronc d'Arbre	31
Chapitre 8 : La Lampe Torche : Le Sabre Laser du Jugement	36
Chapitre 9 : Le 'Repasse dans Dix Minutes' : Le Voyage vers l'Infini	40
Chapitre 10 : Le Traducteur de Bourré : Niveau Expert	45
Chapitre 11 : La Critique de Mode sans Diplôme	50
Chapitre 12 : Le Complexe de Dieu sur 2 Mètres Carrés	55

# Chapitre 1

## Le Regard de Marbre (Ou comment ne plus cligner des yeux)

Vous avez des yeux. C'est votre première erreur. Dans le monde merveilleux de l'obstruction administrative et du mépris littéraire, vos globes oculaires sont des traîtres. Ils bougent, ils s'humidifient, ils brillent d'une lueur d'intelligence ou, pire, de compassion. Autant porter un panneau « Je suis vulnérable, demandez-moi une augmentation ». Pour recalcer un manuscrit — ou un être humain — sans même avoir à déchiffrer l'alphabet, vous devez transformer ces fenêtres de l'âme en deux billes d'agate parfaitement inertes. Bienvenue dans la discipline olympique du Regard de Marbre.

L'objectif est simple : vous devez avoir l'air de regarder le secret de la création de l'univers, alors qu'en réalité, vous vous demandez si vous avez éteint le gaz ou si vous préférez les pâtes au pesto ou à la carbonara.

Le clignement de l'œil est un aveu de faiblesse. Pourquoi cligne-t-on ? Pour réhydrater la cornée ? Mensonge. On cligne parce qu'on a peur. On cligne parce qu'on traite une information. Or, pour bien recalcer, il ne faut traiter *\*aucune\** information. Si un auteur arrive vers vous avec son pavé de 800 pages sur la vie sexuelle des lichen en Basse-Normandie, et que vous clignez des yeux pendant qu'il parle, il va croire que vous l'écoutez. C'est le début de la fin. Il va se sentir « entendu ». Il va penser qu'il y a un dialogue. Il va peut-être même vous proposer un café.

Regardez-moi bien (enfin, imaginez que je ne cligne pas) : le regard de marbre est une arme de destruction massive. Il crée un vide pneumatique dans la pièce. En face de vous, l'interlocuteur va s'agiter. Il va combler le silence par des bafouillages. Il va finir par s'auto-recaler par pur inconfort thermique.

## La Technique de la « Mouche Imaginaire »

Pour atteindre ce stade de divinité statuaire, commencez par cet exercice de base : fixez un point situé exactement deux centimètres derrière le crâne de votre interlocuteur. Ne regardez pas ses yeux — c'est trop intime, vous risqueriez de voir sa détresse et d'avoir une poussée d'empathie, cette maladie honteuse. Regardez ses pensées. Ou mieux, regardez le papier peint.

Si vous êtes en plein milieu d'un cocktail littéraire et qu'un importun tente de vous résumer son « thriller ésotérique révolutionnaire », adoptez la posture dite du \*Hibou sous Valium\*. Vos paupières doivent rester figées, de préférence à mi-chemin, pour donner cette impression de lassitude millénaire. Si vos yeux commencent à brûler, ne cédez pas. La douleur est une information, et nous avons dit que nous ne traitons pas les informations. Considérez que votre cornée est en train de se vitrifier pour la postérité. C'est le prix de l'excellence.

## Le Silence est un Océan, Soyez le Requin

Public, imaginez la scène. Un jeune homme s'approche, les mains moites, tenant un manuscrit relié avec des spirales en plastique (déjà, le rejet est automatique, on ne publie pas des gens qui utilisent du plastique de bureau).

Il dit : « Bonjour, c'est pour mon roman... »

Vous : (Silence. Regard fixe. Aucune pulsation visible au niveau du cou.)

Lui : « C'est l'histoire d'un détective qui... »

Vous : (Rien. Vous fixez sa glabelle comme si vous y voyiez l'Apocalypse selon Saint-Jean.)

Lui : « Enfin, c'est plus une déconstruction du genre... vous voyez ? »

C'est là que le Regard de Marbre fait son travail. En ne clignant pas, vous lui signifiez que son existence est une erreur de syntaxe dans le grand livre du cosmos. Au bout de quarante secondes de ce traitement, le jeune homme va normalement s'excuser

d'exister, reprendre son manuscrit, et repartir en courant pour s'inscrire à un CAP menuiserie. Vous avez sauvé la littérature sans même savoir s'il y avait des verbes dans son texte. Bravo.

## L'Anatomie du « Non » Oculaire

Il existe trois variantes du Regard de Marbre, à utiliser selon le degré d'insistance de la victime :

1. **\*\*Le Vide Intersidéral :\*\*** C'est le regard de base. Vous regardez à travers la personne. Vous êtes une caméra de surveillance débranchée. Très efficace pour les stagiaires qui demandent si le manuscrit « Le Sang des Épées » doit être mis à la poubelle ou au recyclage. (Réponse : on ne sait pas lire, on s'en fout, jetez-le par la fenêtre).
2. **\*\*Le Condescendant Minéral :\*\*** Ici, on ajoute une légère inclinaison de la tête, d'environ 3 degrés. C'est le regard qu'un pharaon porterait sur une fourmi qui essaie de lui vendre une assurance vie. C'est le regard idéal pour les auteurs qui ont déjà publié et qui croient avoir des droits.
3. **\*\*L'Hallucination Macabre :\*\*** Ouvrez les yeux un peu plus grand que la normale. Ne clignez toujours pas. Donnez l'impression que vous voyez un spectre terrifiant juste derrière l'épaule de votre interlocuteur. Il va se retourner. Profitez de ce laps de temps pour disparaître ou pour appeler la sécurité.

Pourquoi ça marche ? (La Minute Scientifique du HAHA ENGINE)

La psychologie humaine est une chose fragile et ridicule. Le cerveau humain est programmé pour interpréter le manque de réaction faciale comme un signe de psychopathie ou de divinité. Dans les deux cas, on ne discute pas avec. En refusant de cligner des yeux, vous court-circuitez les neurones miroirs de votre adversaire. Il essaie de lire vos intentions, mais il ne trouve qu'un écran bleu de la mort.

C'est le secret de tous les grands décideurs qui ne savent pas lire. Pourquoi s'emmerder à déchiffrer des métaphores filées quand on peut simplement pétrifier l'auteur avec un simple battement de cils... absent ? Le marbre ne lit pas. Le marbre ne juge pas. Le marbre \*est\*.

### Exercice Pratique : Le Test du Citron

Demain, en arrivant au bureau (ou dans votre salon si vous êtes un génie incompris), placez un citron sur une table. Fixez-le. Le citron ne parle pas. Il ne veut pas vous présenter son premier jet. Il est jaune. Il est acide. Il est parfait. Essayez de ne pas cligner des yeux devant le citron pendant dix minutes. Si vous pleurez, dites-vous que ce sont des larmes de mépris pour la médiocrité du monde.

Une fois que vous aurez vaincu le citron, vous serez prêt pour le salon du livre. Là, au milieu de la foule hurlante de gens qui veulent « partager leur passion », vous resterez immobile, tel un monolithe de granite au milieu d'un vide-grenier. On s'approchera de vous, on verra ce regard qui semble sonder les profondeurs de l'enfer (ou la liste des courses), et on n'osera pas vous déranger.

Le Regard de Marbre est plus qu'une technique, c'est une philosophie de vie. C'est dire « Non » avec la cornée. C'est affirmer que l'absence de mouvement est la forme suprême de l'intelligence. Et si quelqu'un vous fait remarquer que vous avez les yeux tout rouges et que vous avez l'air d'un lapin atteint de myxomatose, ne répondez pas. Fixez-le. Ne clignez pas. Attendez qu'il s'en aille.

C'est ça, le vrai talent. Savoir recalculer le monde entier, une absence de clignement à la fois, tout en pensant très fort à ce que vous allez manger ce soir. Probablement des pâtes. Mais avec ce regard, tout le monde croira que vous dégustez l'essence même du néant. Et c'est tout ce qui compte.

# Chapitre 2

## La Liste Imaginaire : Le Manuscrit de l'Invisible

Imaginez la scène. Vous êtes là, derrière un pupitre branlant ou simplement armé d'un bloc-notes à spirales acheté en promotion chez un soldeur en faillite. Devant vous, une créature transpirante de désir social s'agite. Elle veut entrer. Elle veut être reconnue. Elle veut que son nom, cette suite de syllabes insignifiantes héritée d'un ancêtre qui cultivait probablement le navet, figure dans votre registre sacré. Elle vous regarde avec l'espoir pathétique d'un Golden Retriever devant une porte vitrée.

C'est ici que commence la haute voltige. Car, soyons honnêtes, votre bloc-notes est plus vide que le cerveau d'un influenceur en plein placement de produit pour des gummies capillaires. Il n'y a pas de liste. Il n'y a jamais eu de liste. Il n'y a que du papier blanc, peut-être une trace de gras si vous avez mangé un kebab dessus à midi, et l'immensité de votre mépris.

Bienvenue dans l'art du Manuscrit de l'Invisible.

La première règle, la pierre angulaire de cet édifice de mauvaise foi, est le **\*\*Foncement de Sourcils Académique\*\***. Attention, il ne s'agit pas de simplement plisser le front comme si vous essayiez de lire l'heure sur une horloge à l'autre bout de la pièce sans vos lunettes. Non. Il s'agit d'une chorégraphie faciale complexe visant à simuler une activité cérébrale intense alors que vous êtes en train de vous demander si les pingouins ont des genoux.

Le sourcil doit descendre d'environ trois millimètres. Pas plus. Si vous descendez trop bas, vous avez l'air d'un Néandertalien face à un briquet. Trop haut, vous avez l'air surpris, et la surprise est une émotion de faible. Le but est de créer un « V » de

tension au-dessus de la racine du nez. Ce « V » signifie : « Ce que je cherche est d'une importance capitale, et le fait que je ne le trouve pas est une insulte personnelle à la structure même de l'univers. »

Une fois le front verrouillé, entamez le **\*\*Feuilletage Frénétique\*\***. C'est l'élément sonore de votre performance. Le papier doit bruiter. Il doit chanter la chanson du « Non ». Tournez les pages avec une nervosité contenue, comme si vous cherchiez la formule de l'antimatière au milieu de recettes de quiches sans pâte. Même si votre carnet ne contient que deux pages, utilisez-les en boucle. Le mouvement doit être assez rapide pour que la victime ne puisse pas s'apercevoir que les pages sont désespérément vierges.

Si l'importun ose bafouiller son nom — appelons-le « Jean-Pierre Dupont », car c'est le nom universel des gens qui n'auraient jamais dû naître — ne relevez pas la tête. Contentez-vous de murmurer : « Dupont... Dupont avec un T ou avec un D ? » Peu importe sa réponse. S'il dit « avec un T », soupirez comme si vous veniez d'apprendre que la bibliothèque d'Alexandrie brûle à nouveau. S'il dit « avec un D », faites un petit bruit de succion avec vos dents de devant, le fameux « tchip » de l'administration française, celui qui signifie que son existence est une erreur de casting bureaucratique.

Passez ensuite à la technique de la **\*\*Pointerie de l'Index\*\***. Faites glisser votre doigt sur la page blanche. Suivez des lignes imaginaires. Arrêtez-vous brusquement sur un grain de poussière. Tapotez-le trois fois. Regardez le grain de poussière, puis regardez Jean-Pierre Dupont. Le grain de poussière gagne le match de la pertinence haut la main.

À ce stade, Jean-Pierre commence à douter de sa propre identité. Il se demande s'il s'appelle vraiment Dupont. Il se demande s'il existe vraiment. C'est exactement là que vous le voulez : dans le brouillard existentiel.

Pour porter l'estocade, utilisez la **\*\*Triangulation du Néant\*\***. Elle consiste à alterner trois points de focalisation :

1. Le bloc-notes (le lieu du crime).
2. Un point invisible situé environ dix centimètres au-dessus de l'épaule gauche de Jean-Pierre (le lieu de votre désintérêt).
3. Une montre que vous ne portez pas ou que vous ne regardez pas vraiment (le rappel que son temps est écoulé, mais pas le vôtre).

Si Jean-Pierre insiste (« Mais j'ai réservé par mail ! »), c'est le moment d'utiliser l'arme absolue : le **\*\*Sourire de la Compassion Mortuaire\*\***. C'est un étirement des lèvres qui ne monte jamais jusqu'aux yeux. C'est le sourire que l'on réserve aux gens qui annoncent qu'ils vont tenter de traverser l'Atlantique en pédalo.

Dites-lui, d'une voix douce mais ferme : « Écoutez, Monsieur... (faites semblant de relire le papier blanc) ...Ducon ? Ah, Dupont, pardon. Je vois bien les "Dupré", les "Dumont", j'ai même un "Dugenou", mais de "Dupont"... point. »

Notez le jeu de mots. C'est important. L'humour de bureau est une forme raffinée de torture.

Si la foule derrière lui commence à gronder, ne paniquez pas. Au contraire, le chaos est votre allié. Utilisez la pression sociale pour l'écraser. Tournez-vous vers la personne suivante sans même avoir conclu avec Jean-Pierre. Pour vous, il a cessé d'exister. Il est devenu un meuble, un obstacle architectural, une tache sur la moquette. En interpellant le suivant d'un « Oui, vous ? » autoritaire, vous transformez instantanément Jean-Pierre en un paria. Il n'est plus celui qui attend, il est celui qui bloque le passage. La foule, dans sa cruauté naturelle, va se retourner contre lui. Ils ne verront pas que vous avez un carnet vide ; ils verront seulement qu'il n'est pas sur la liste. Car la liste, c'est la Loi. Et la Loi, c'est vous qui la tenez, même si elle est écrite à l'encre invisible sur du vent.

Pourquoi cette technique est-elle supérieure à un simple « Non, vous n’êtes pas là » ? Parce que le « Non » direct invite à la confrontation. Il appelle l’argumentation. Mais le fronçage de sourcils devant un bloc-notes invite au mystère. On ne discute pas avec un expert qui cherche. On attend qu’il trouve. Et comme vous ne trouverez jamais, vous maintenez l’autre dans un état de soumission cognitive permanente. Vous ne le recalez pas, vous l’égarez dans les couloirs de votre fausse recherche.

Parfois, un petit génie tentera de regarder par-dessus votre épaule pour voir ce qu’il y a sur ce fameux carnet. C’est une erreur de débutant de sa part. C’est là que vous devez déclencher le **\*\*Pivot de la Vie Privée\*\***. Rabattez violemment le carnet contre votre poitrine. Lancez-lui un regard noir, le genre de regard qu’on réserve aux gens qui essaient de lire votre code de carte bleue aux pompes à essence.

« Monsieur, ce registre contient des informations confidentielles. RGPD, vous connaissez ? »

Il ne connaît pas. Personne ne connaît vraiment le RGPD, à part qu’on peut s’en servir pour envoyer chier n’importe qui légalement. C’est le bouclier magique du XXI<sup>e</sup> siècle.

En fin de compte, la Liste Imaginaire n’est pas un outil de travail. C’est un instrument de pouvoir. C’est la preuve que, dans ce monde de données, de serveurs et de cloud, le pouvoir appartient à celui qui détient le papier, même s’il n’en fait rien. Vous êtes le gardien d’un temple vide, et c’est précisément parce qu’il est vide que personne ne peut prouver que vous n’y faites pas votre travail avec une rigueur de moine trappiste.

Alors, la prochaine fois qu’un fâcheux viendra vous interrompre dans votre contemplation du vide, ouvrez votre carnet. Plissez le front. Faites vibrer les pages. Laissez le silence s’installer, seulement rompu par le bruit de vos sourcils qui s’entrechoquent de concentration.

Et quand vous verrez l’étincelle de vie s’éteindre dans les yeux de votre interlocuteur, quand vous sentirez ses épaules s’affaisser sous le poids de son inexistence

bureaucratique, refermez le carnet d'un coup sec.

« Désolé. La liste est formelle. Vous n'êtes pas là. »

Et s'il vous demande où il doit aller, montrez-lui la sortie avec votre stylo. Un stylo qui n'a plus d'encre, évidemment. Soyez cohérent dans l'excellence.

# Chapitre 3

## L'Allergie à la Basket : Diagnostic de Trottoir

Le silence est une vertu, mais le silence d'une semelle en cuir sur du marbre est un sacrement. À l'inverse, le bruit d'une basket est un cri de guerre. C'est le son de l'anarchie qui rampe, une sorte de « couinement » pathétique qui annonce l'arrivée imminente d'un individu qui a confondu « confort personnel » et « droit de cité ».

Mes chers gardiens du néant, ouvrez grand vos narines. Avant même de voir la silhouette de l'intrus se découper à l'horizon du trottoir, vous devez le sentir. Une basket ne se déplace pas, elle contamine. À 400 mètres, l'air change. Il se charge d'ions négatifs et d'une odeur de pétrole vulcanisé qui ferait passer une marée noire pour un diffuseur d'huiles essentielles à la lavande. Si vous n'êtes pas capable de détecter une Stan Smith à travers trois murs de béton et une rangée de platanes, vous n'avez rien à faire derrière ce cordon de velours ou ce guichet en plexiglas. Vous êtes un amateur. Un stagiaire de la vie.

La basket est le cheval de Troie de la déchéance civilisationnelle. Sous couvert de « maintien de la voûte plantaire », elle dissimule une volonté féroce de ne pas respecter les protocoles de la verticalité stricte. On ne peut pas dire « Non » avec autorité à quelqu'un qui porte des Air Max ; on a l'impression de parler à un trampoline qui aurait des opinions. C'est instable. C'est mou. Et comme vous le savez, dans notre métier, le mou est l'ennemi du Bien.

Pour diagnostiquer l'attaque biologique à distance, fiez-vous à la démarche. L'homme en chaussure de cuir marche comme s'il craignait de briser le sol. Il est en pleine négociation avec la gravité. L'individu en basket, lui, rebondit. Il défie les lois de la physique avec une arrogance pneumatique. Ce petit ressort dans le talon, cette

insolence de la gomme qui absorbe les chocs, c'est une insulte directe à la dureté de votre fonction. Vous êtes là pour incarner l'obstacle, le mur, le refus cristallin. Lui arrive avec des amortisseurs. Il essaie d'atténuer la violence de votre bureaucratie. C'est une agression.

Quand l'objet du délit approche de la zone rouge — les cinquante derniers mètres — votre corps doit entrer en état d'alerte sanitaire. Regardez ces lacets. Observez cette languette qui dépasse comme la langue d'un possédé. À cet instant, vous ne voyez pas un client, un usager ou un invité. Vous voyez un échantillon de variole podologique.

Appliquez alors le protocole de la « Distance de Sécurité Mentale ». Plissez les yeux comme si vous regardiez une éclipse solaire sans lunettes. Portez une main à votre gorge, légèrement, pour suggérer que l'émanation de polyuréthane est en train de boucher vos alvéoles pulmonaires. Si l'individu ose vous adresser la parole, ne répondez pas tout de suite. Reculez d'un pas, très lentement, comme si vous veniez de voir un rat mort porter une casquette.

L'argument de l'intrus sera toujours le même : « Mais elles sont neuves ! » ou, pire encore, « C'est de la collab' ».

La collab'. Le mot est lâché. Comme si le fait qu'un rappeur dépressif ait apposé son nom sur un morceau de plastique fabriqué par des enfants au bout du monde transformait cette horreur en laissez-passer diplomatique.

C'est là que vous sortez votre arme fatale : le carnet.

L'individu pointe ses chaussures à 800 euros. Vous, vous pointez votre carnet à 2 euros, celui dont les pages sont tellement blanches qu'elles semblent irradier d'un mépris divin. Vous faites mine de chercher une section spécifique. « Section 12-B : Matériaux Poreux et Dérivés de l'Industrie Chimique Lourde ».

— « Je suis navré, Monsieur, » direz-vous d'une voix monocorde, celle qu'on utilise

pour annoncer une fin de non-recevoir à un orphelin. « Le règlement stipule explicitement que nous n'acceptons pas les polymères expansés après 18 heures. C'est une question de résonance moléculaire avec le carrelage. »

L'intrus va bégayer. Il va essayer de vous expliquer que ce sont des Balenciaga, que c'est la mode, que c'est « l'esthétique moche ».

C'est le moment de porter l'estocade. Regardez-le avec une pitié sincère, presque touchante.

— « Oh, je vois. Vous êtes une victime de l'esthétique. C'est tragique. Mais voyez-vous, ici, nous pratiquons l'esthétique du vide. Et vos chaussures prennent trop de place dans l'espace visuel. Elles font du bruit dans mon champ de vision. »

Si l'individu insiste, passez en mode « Alerte Biologique Niveau 4 ». Sortez un mouchoir en soie (ou un vieux Sopalin, pourvu que le geste soit dramatique) et couvrez-vous le nez. Regardez ses pieds comme s'ils étaient en train de muter en tentacules de Cthulhu.

— « Est-ce que ça... est-ce que ça coule ? » demanderez-vous avec une horreur contenue.

— « Quoi ? Quoi qui coule ? » répondra l'imprudent en regardant ses pieds.

— « La gomme. Elle a l'air instable. Je crains une liquéfaction du complexe éthylène-acétate de vinyle. Pour la sécurité de la structure, je ne peux pas vous laisser introduire un tel risque d'adhérence non contrôlée. Imaginez que vous restiez collé au tapis. Il faudrait appeler les pompiers. Et je n'ai pas le formulaire pour les pompiers. »

Le secret pour recaler une basket sans savoir lire, c'est de transformer une préférence vestimentaire en un problème de santé publique ou de sécurité structurelle. La basket n'est pas moche (enfin, si, elle l'est, mais ce n'est pas l'argument), elle est \*dangereuse\*. Elle est un vecteur de désordre. Elle est le symbole d'une humanité qui veut courir alors que nous, les gardiens, nous exigeons qu'elle piétine.

Observez sa réaction. Il va essayer de se justifier une dernière fois en invoquant le prix. C'est son erreur fatale. Plus une basket est chère, plus elle est vulnérable au sarcasme.

« Vous avez payé le prix d'un petit canapé convertible pour porter des pneus aux pieds ? C'est courageux. Mais nous ne sommes pas un garage. »

Et là, vous faites le geste. Le geste que nous avons appris au chapitre précédent. Vous ouvrez le carnet. Vous faites vibrer les pages. Vous ne lisez rien, puisque vous ne savez pas lire, mais vous simulez une recherche d'une intensité telle qu'on croirait que vous déchiffrez les manuscrits de la mer Morte.

Puis, le silence.

Vous refermez le carnet. Vous reprenez votre stylo sans encre. Vous ne le regardez même plus dans les yeux. Vous fixez un point invisible situé à trois centimètres au-dessus de sa tête, là où son aura de consommateur de sneakers finit de se désagrèger.

— « Le diagnostic est tombé. Rejet de greffe. Votre semelle n'est pas compatible avec l'atmosphère de ce lieu. Veuillez évacuer le périmètre avant que l'odeur de caoutchouc ne déclenche le système anti-incendie. »

S'il s'énerve, restez de marbre. Le marbre ne couine pas. Le marbre ne rebondit pas. Le marbre est éternel, contrairement à sa paire d'édition limitée qui sera démodée mardi prochain.

Regardez-le s'éloigner. Écoutez ce bruit. \*Squeak. Squeak. Squeak.\* C'est le son de la défaite. C'est la symphonie du refoulé. À 400 mètres, quand le bruit s'éteint enfin, vous pouvez enfin respirer. L'air est pur. La civilisation est sauvée. Vous pouvez retourner à votre contemplation du vide, avec la satisfaction du travail bien fait.

Parce qu'au fond, le vrai pouvoir, ce n'est pas de savoir qui peut entrer. C'est de décider qui doit rester dehors à cause d'une bulle d'air coincée dans un talon. Soyez impitoyables. La souplesse est une faiblesse. La gomme est une insulte. Vive le cuir, vive le vide, et surtout, vive l'absence de lacets.

# Chapitre 4

## L'Oreillette Fantôme : Parler à Personne avec Autorité

Le danger ne porte pas toujours un passe-montagne et un pied-de-biche. Parfois, le danger mesure 1m75, pèse 62 kilos et porte une chemise en polyester avec un dragon tribal qui semble cracher des flammes directement sur ses tétons. C'est le « Dragon de Gifi », l'avatar de l'enfer vestimentaire, l'homme qui a décidé que 1998 n'était pas une année, mais un projet de vie.

Face à un tel spécimen, la parole est inutile. Argumenter, c'est déjà perdre. Si vous lui expliquez que sa chemise est une insulte à la rétine et un crime contre la filière textile, il va vous répondre que « c'est de la soie sauvage » ou que « sa meuf adore ». Vous ne voulez pas entrer dans ce tunnel de médiocrité. Vous voulez le vide. Vous voulez le silence. Vous voulez l'autorité suprême de celui qui traite des dossiers classés Secret Défense pendant que l'autre essaie de négocier l'entrée d'une boîte de nuit de zone industrielle.

C'est ici qu'intervient l'Oreillette Fantôme.

L'Oreillette Fantôme n'est pas un accessoire technologique. C'est un état d'esprit. C'est la capacité de faire croire à n'importe quel civil égaré que vous êtes en liaison directe avec le centre de commandement de la DGSE alors que vous êtes juste en train d'écouter le sifflement du vent dans vos propres conduits auditifs.

Voici la scène : Le Dragon s'approche. Il a ce sourire gras, celui de l'homme qui pense que son col ouvert va lui ouvrir toutes les portes. Il s'apprête à prononcer la phrase fatidique : « On est trois, y'a moyen ? ».

C'est le moment. Avant même qu'il n'ouvre la bouche, portez l'index et le majeur à votre oreille droite. Appuyez fermement, comme si vous essayiez d'enfoncer une vérité fondamentale dans votre crâne. Contractez légèrement la mâchoire. Froncez les sourcils. Regardez au loin, par-dessus son épaule, vers un point imaginaire situé à environ 4 kilomètres, là où se trouve probablement un tireur d'élite nommé Igor qui attend votre signal.

Le Dragon s'arrête. Il est confus. Il croit que vous parlez à quelqu'un d'important.

Ne dites rien pendant sept secondes. Sept secondes, c'est le temps nécessaire pour que le cerveau du porteur de polyester commence à court-circuiter. Puis, lâchez d'une voix monocorde, glaciale, la voix d'un homme qui a vu des choses à Kaboul que même Netflix n'oserait pas adapter :

— « Reçu, Alpha 6. Négatif sur l'extraction. Le périmètre est souillé. »

Regardez alors le Dragon droit dans les yeux. Ne le voyez pas comme un client, voyez-le comme un colis suspect. Un colis suspect avec des boutons en plastique imitation nacre.

— « Monsieur, reculez de trois pas. Tout de suite. »

Le mec va bégayer. « Bah pourquoi ? C'est juste pour... »

Coupez-le. Remettez le doigt à l'oreille. Parlez dans le vide, mais avec une intensité qui suggère que des satellites sont actuellement en train de se repositionner au-dessus de sa tête :

— « On a un visuel sur le sujet Delta. Oui, celui avec le reptile en nylon. Confirmation : la pollution visuelle dépasse les seuils autorisés. Protocole "Rétine Brûlée" activé. On attend l'autorisation pour le gaz lacrymogène ou on attend que le

tissu s'enflamme tout seul ? Reçu. Bien reçu. »

À ce stade, le Dragon n'est plus un client potentiel. C'est un homme qui se demande si sa chemise n'est pas en train d'émettre des radiations captées par le GIGN. Le propre de l'autorité, c'est l'inaccessibilité. En simulant cette conversation, vous créez une bulle de réalité alternative où vous êtes le seul rempart entre la civilisation et le chaos. Le Dragon, lui, n'est qu'une anomalie statistique que vous êtes chargé de "traiter".

S'il insiste — parce qu'il y a toujours un spécimen dont l'ego est plus épais que le gel dans ses cheveux — passez à la phase 2 : La Coordination Tactique.

Faites un signe de la main à votre collègue (ou à un poteau électrique, ça marche aussi) comme si vous donniez un ordre de déploiement en tenaille. Puis, reprenez votre micro imaginaire :

— « Central, le sujet tente une intrusion verbale non autorisée. Demande l'autorisation d'engager le protocole "Silence Administratif". Affirmatif, je procède à l'isolement sensoriel. »

Là, vous ne le regardez plus. Vous devenez une statue de sel. S'il parle, vous fixez un bouton de sa chemise avec une intensité psychiatrique, puis vous chuchotez à votre épaule :

— « Cible identifiée. Le dragon semble être en phase de mue. Risque biologique niveau 2. Évacuez les civils, gardez le spécimen à distance de tir. »

Le génie de cette technique réside dans l'asymétrie de l'information. Vous savez que vous parlez tout seul. Il sait qu'il a l'air d'un con. Mais il y a ce petit doute, cette faille dans sa confiance en lui : \*Et si c'était vrai ? Et si ce mec avec un costume trois fois trop grand pour lui était vraiment en train de sauver la France d'une attaque de chemises à motifs ?\*

L'Oreillette Fantôme est l'arme ultime du snobisme sécuritaire. Elle vous permet de refuser l'entrée sans jamais avoir à justifier votre choix. Vous n'êtes pas celui qui décide ; vous êtes l'exécuteur d'une volonté supérieure, mystérieuse et probablement armée jusqu'aux dents. Vous ne le recalez pas parce qu'il est moche (même si c'est le cas), vous le recalez parce que l'État-Major a décrété que sa présence compromettrait l'intégrité structurelle de la soirée.

C'est une forme d'art. Une performance scénique où votre index est le seul accessoire nécessaire.

Quand le Dragon finit par battre en retraite, déçu, le dos voûté, ses flammes en polyester s'agitant tristement dans la brise nocturne, ne relâchez pas la pression tout de suite. Attendez qu'il soit à vingt mètres. Puis, une dernière fois, portez la main à l'oreille :

— « La menace s'éloigne. Zone à nouveau respirable. Annulez les frappes aériennes. On retourne en mode observation. »

Puis, baissez la main. Soupirez bruyamment, comme si vous veniez d'empêcher la Troisième Guerre Mondiale. Remettez vos lunettes de soleil, même s'il est deux heures du matin et que vous êtes dans un parking souterrain. La lumière de votre propre génie suffit de toute façon à vous éblouir.

Rappelez-vous : dans ce métier, la vérité est une option, mais l'arrogance est un devoir. Si vous parlez à personne avec assez de conviction, tout le monde finira par se taire pour écouter ce que vous n'avez pas à dire. Et c'est là, dans ce silence respectueux et terrifié, que réside le véritable pouvoir du vide.

Le prochain qui arrive avec une veste en cuir de serpent n'a aucune chance. Vous êtes déjà en ligne avec le Pentagone.

# Chapitre 5

## La Règle de Trois : Le Ratio ou la Mort

Asseyez-vous, posez votre talkie-walkie (même s'il n'a plus de piles depuis 2012) et ouvrez bien vos oreilles, car nous allons aborder la seule science exacte qui subsiste dans ce bas monde de faux-semblants : la Géométrie du Recalage. Oubliez Thalès, oubliez Pythagore. Ces types n'ont jamais eu à gérer une file d'attente de deux cents personnes sous une pluie battante devant le "Jet Set Club" de Maubeuge. La seule règle qui compte, celle qui sépare la civilisation du chaos primordial, c'est la Règle de Trois. Ou plutôt, son corollaire tragique : le Ratio ou la Mort.

Regardez-les. Là, au bout du trottoir. Vous les voyez ? Ces quatre silhouettes qui s'avancent avec la démarche chaloupée de ceux qui croient sincèrement que leur eau de toilette « Sauvage » est un bouclier d'invulnérabilité. Pour le commun des mortels, ce sont juste quatre amis qui veulent boire des mojitos à 18 euros. Pour vous, expert en sécurité nationale de parking, ce sont les Cavaliers de l'Apocalypse. Ce sont les Vandales aux portes de Rome. C'est une division blindée de testostérone bon marché prête à raser votre écosystème fragile à coups de « Oh allez monsieur, on est tranquilles ! ».

Analysons mathématiquement la menace.

Un garçon seul ? C'est une anomalie statistique. Soit il est dealer, soit il est dépressif, soit il attend sa femme qui est déjà à l'intérieur en train de danser sur du Dua Lipa avec un type qui s'appelle Enzo. On le laisse entrer par pure curiosité sociologique.

Deux garçons ? C'est un duo comique. Ils vont se surveiller l'un l'autre, se tenir les cheveux quand ils vomiront et, globalement, ils sont gérables. C'est le format

"Patrimoine et Tradition".

Trois garçons ? On entre dans la zone rouge. C'est le triangle des Bermudes de la courtoisie. À trois, ils commencent à occuper trop d'espace linéaire sur le trottoir. Ils se sentent pousser des ailes. Ils commencent à faire des blagues à la fille qui attend derrière eux. Mais à trois, il y a encore une chance qu'un des trois soit le "cerveau" – celui qui a encore un semblant de lobe frontal fonctionnel et qui murmure : « Les gars, soyez discrets, le vigile nous regarde. »

Mais quatre garçons ? Mesdames et messieurs, quatre garçons ensemble, ce n'est plus un groupe d'amis. C'est une armée d'occupation. C'est une force de frappe tactique. C'est techniquement le début d'une milice.

Pourquoi le chiffre 4 est-il le seuil critique ? C'est mathématique. La physique des particules nous apprend que plus vous agglomérez de protons, plus le noyau devient instable. À quatre, la masse critique est atteinte. Ils ne marchent plus, ils patrouillent. Ils ne discutent plus, ils s'exclament. Observez la formation : ils occupent toute la largeur du trottoir, forçant les vieilles dames et les caniches à se jeter dans le caniveau. C'est une démonstration de force territoriale digne d'un documentaire de National Geographic sur les babouins en rut.

Quand quatre individus de sexe masculin se présentent devant votre cordon de velours rouge, ils ne viennent pas pour « s'amuser ». Ils viennent pour annexer votre établissement. Ils viennent pour transformer votre carré VIP en zone de guerre, pour renverser des verres sur les enceintes et pour demander au DJ s'il n'a pas « un truc qui bouge un peu plus, genre du Jul ».

Le Ratio est votre seul salut. Le Ratio est la Loi. Le Ratio est le Dieu que vous servez.

Si vous laissez entrer quatre garçons sans une contrepartie féminine équivalente (ou supérieure, selon l'indice de pauvreté capillaire du groupe), vous venez de signer

l'arrêt de mort de l'ambiance. Le ratio est une balance de précision. Un club avec trop de testostérone n'est plus une discothèque, c'est un vestiaire de rugby après une défaite : ça sent la sueur, la frustration et le regret de ne pas avoir fait d'études de droit.

C'est là que votre génie entre en jeu. Vous devez leur expliquer que le calcul infinitésimal de leur existence ne colle pas avec la géométrie de la salle.

Imaginez la scène. Ils arrivent. Ils sont fringuants. Ils portent des chemises trop cintrées qui hurlent « je vais craquer au premier mouvement brusque ». Vous, vous restez de marbre. Vous ne les regardez pas dans les yeux – non, vous regardez \*au-dessus\* de leur tête, vers un point invisible dans l'espace lointain, comme si vous lisiez les lignes de code de la matrice.

— « Bonsoir Messieurs. C'est pas possible. »

— « Ah bon ? Pourquoi ? On est bien habillés, on a des chaussures de ville ! »

C'est là que vous sortez l'atout "Faux-Sérieux Académique".

— « Messieurs, je ne remets pas en cause vos chaussures, bien que le bout pointu soit une agression visuelle manifeste dans ce secteur postal. Le problème est purement structurel. Votre présence physique en tant qu'entité quadrangulaire rompt l'équilibre isométrique de la piste de danse. Si je vous laisse entrer, la densité de phéromones masculines par mètre carré va provoquer une distorsion du flux gravitationnel. En gros, le Ratio va s'effondrer, et selon les protocoles de la préfecture, je ne peux pas prendre la responsabilité d'un effondrement de la réalité sociale avant 4 heures du matin. »

Laissez-les digérer. Regardez le vide entre leurs oreilles se remplir de confusion. C'est ça, l'Art du Recalage. Vous ne leur dites pas qu'ils sont moches ou qu'ils ont l'air de sortir d'un casting raté pour une télé-réalité sur la survie en milieu hostile.

Vous leur dites qu'ils sont une \*erreur mathématique\*.

Il n'y a rien de plus insultant et de plus définitif que d'être rejeté par une équation.

N'oubliez jamais : vous n'êtes pas un videur. Vous êtes un régulateur de flux démographique. Vous êtes le filtre antipollution d'une société qui produit trop de groupes de quatre types en goguette. Si vous faiblissez, si vous en laissez passer un groupe par pure pitié ou parce que l'un d'eux prétend être le cousin du propriétaire (Spoiler : tout le monde est le cousin du propriétaire, même le chien), vous ouvrez la boîte de Pandore.

Dans dix minutes, ils seront au bar. À vingt minutes, l'un d'eux aura renversé son verre sur une fille qui ne lui a rien demandé. À trente minutes, ils essaieront de faire une pyramide humaine sur la piste. À une heure, ils seront en train de se battre entre eux pour savoir qui a payé la dernière bouteille, et vous devrez intervenir avec vos gants en Kevlar pour séparer ces primates dont vous aviez pourtant prédit la toxicité.

La Règle de Trois est simple :

1. Identifiez la menace (le groupe de 4).
2. Évaluez le Ratio (0 fille = 0 entrée).
3. Appliquez la Sentence (l'Arrogance).

S'ils insistent, utilisez la technique de la « Menace Fantôme ». Portez votre main à votre oreille, même si vous n'avez pas d'oreillette.

— « Central ? Oui, j'ai une formation de type Alpha-4 sur le périmètre. Ils tentent une percée frontale avec des arguments de type "On est cools". Non, le niveau de swag est négatif, je confirme. Envoyez l'unité de neutralisation verbale. »

Regardez-les. Ils vont reculer. Ils vont bégayer. Ils vont se demander s'ils ne sont pas en train de gâcher une opération d'infiltration du Mossad. À ce stade, ils ne cherchent

plus à entrer ; ils cherchent à survivre à leur propre ridicule.

Et quand ils auront fait demi-tour pour aller dépenser leur argent dans un kebab miteux où le chef ne leur demandera pas de résoudre des équations de flux, vous pourrez enfin ajuster vos lunettes de soleil de minuit. Vous avez sauvé la soirée. Vous avez maintenu le Ratio. Vous avez prouvé que l'ordre du monde repose sur une vérité fondamentale que peu de gens osent admettre :

Quatre garçons, c'est une invasion. Et vous, vous êtes la seule muraille de Chine entre eux et le bar.

Le prochain groupe arrive. Ils sont cinq. Cette fois, c'est carrément une violation de la convention de Genève. Préparez vos arguments sur la thermodynamique des fluides sociaux. C'est reparti.

# Chapitre 6

## Le 'C'est une Soirée Privée' : Le Mensonge Universel

Regardez-les s'avancer. Ces cinq spécimens constituent ce que la science appelle une « masse critique de détresse textile ». Ils marchent en formation de V, comme des oies sauvages, mais avec beaucoup moins de dignité et des chaussures à bouts carrés qui devraient être interdites par la Convention de La Haye. Le leader porte probablement une chemise trop cintrée qui hurle à l'aide à chaque respiration, et le « petit marrant » du groupe est déjà en train de préparer une blague sur le fait qu'ils vont « mettre le feu à la piste ».

Spoiler : le seul truc qu'ils vont enflammer, c'est votre patience.

C'est ici que vous dégainez l'arme absolue. L'ogive nucléaire du vide. Le mensonge si gros qu'il finit par créer sa propre courbure spatio-temporelle : \*\*« Désolé les gars, c'est une soirée privée. »\*\*

Prononcez ces mots avec la solennité d'un juge condamnant un homme à l'exil perpétuel. Ne clignez pas des yeux. Derrière vous, à travers les portes battantes, la boîte est si vide qu'on pourrait y organiser un tournoi de tir à l'arc sans risquer de toucher qui que ce soit. On entend littéralement le ronronnement triste des frigos et le bruit du barman qui swipe sur Tinder par pur désespoir existentiel. Le dancefloor est un désert de Gobi en PVC où seule une boule à facettes solitaire tourne en projetant des reflets sur le néant.

Mais pour eux, c'est une « Soirée Privée ».

Dans leur esprit de mollusques en quête de vodka-pomme, ces mots déclenchent un

court-circuit immédiat. « Privée ? » se demandent-ils. « Par qui ? Pour quoi ? Est-ce que c'est la sortie d'album de SCH ? Est-ce que c'est un séminaire secret pour les héritiers LVMH ? ». Ils essaient de jeter un coup d'œil par-dessus votre épaule, tentant de percer le mystère de ce club qui semble avoir le coefficient de remplissage d'un monastère tibétain un mardi de carême.

C'est là que le génie du « C'est une Soirée Privée » entre en jeu. C'est un argument irréfutable parce qu'il repose sur le vide. C'est le triomphe de l'ontologie du néant sur la réalité biologique. Si vous leur disiez « vous êtes trop laids », ils pourraient argumenter. Si vous disiez « vous êtes trop nombreux », ils proposeraient de se séparer en deux groupes (le fameux 2+3, la ruse de Sioux la plus claquée au sol de l'histoire de la vie nocturne). Mais « Soirée Privée » ? C'est administratif. C'est législatif. C'est divin. On ne négocie pas avec un décret préfectoral imaginaire.

Observez la réaction du leader. Il va tenter la carte de la diplomatie de comptoir :

— « Ah ouais ? Mais on connaît l'organisateur pourtant... »

C'est le moment de briller. Sortez votre oreillette qui n'est branchée à rien, ou mieux, fixez un point invisible dans le lointain comme si vous receviez des instructions par télépathie du Mossad.

— « L'organisateur ? Ah oui ? Et c'est qui ? Parce que là, c'est la privatisation de la Fédération Internationale de Neurochirurgie Appliquée. Vous êtes de la promo 2014 ? »

Le silence qui suit est plus délicieux qu'un cocktail à 18 euros. Le mec va bégayer. Il ne sait même pas épeler « neurochirurgie », il pense que c'est une marque de baskets. Vous l'avez brisé. Vous avez transformé sa soirée de « sortie entre potes » en un échec intellectuel majeur.

Mais pourquoi faire ça, me demanderez-vous, alors que le patron pleure dans son bureau en regardant le ticket de caisse à zéro euro ? Pourquoi refuser cinq clients qui ont probablement le budget cumulé pour payer le loyer de votre T2 à Bobigny ?

C'est ici que nous entrons dans la dimension métaphysique de l'Art de Recaler.

Un club vide avec cinq types chelous dedans n'est pas un club « privé », c'est un club « mort ». Un club vide avec personne dedans, c'est un club « exclusif ». C'est une nuance qui échappe aux amateurs, mais qui est le pilier central de votre profession de foi. Si vous laissez entrer ces cinq énergumènes, ils vont errer dans la salle comme des fantômes dans un manoir hanté. Ils vont se regarder dans les miroirs, voir leur propre solitude multipliée par l'écho, et ils ne reviendront jamais. Pire : ils diront à tout le monde que « c'était naze ».

En les recalant pour une « Soirée Privée », vous créez de la valeur à partir de rien. Vous êtes un alchimiste. Vous transformez le plomb (votre établissement désert) en or (un événement mystérieux auquel ils n'ont pas été invités). Ils repartiront frustrés, certes, mais avec l'idée que derrière ces portes se passait quelque chose d'incroyable. Quelque chose de si select que même leur dignité n'était pas un ticket d'entrée suffisant. Vous ne protégez pas le bar ; vous protégez le Mythe.

Et puis, soyons honnêtes, il y a une satisfaction purement esthétique à maintenir une boîte vide. C'est propre. C'est zen. C'est du minimalisme scandinave appliqué à la gestion de foule. Pourquoi gâcher ce beau carrelage lustré avec les traces de semelles de mecs qui vont commander une bière pour cinq et demander si on peut mettre du Jul alors qu'on est dans un club de Deep House ?

Le groupe de cinq commence à battre en retraite. Le leader tente un dernier baroud d'honneur :

— « De toute façon, elle a l'air pourrie votre soirée, on entend même pas de musique. »

Répondez avec un sourire de prédateur, celui que vous réservez aux moments de grâce :

— « C'est un concept de soirée silencieuse conceptuelle. Très prisé à Berlin. On

communique par infrarouges. Bonne soirée au kebab, les gars. »

Boom. Neutralisation terminée.

Regardez-les s'éloigner, les épaules voûtées sous le poids de leur propre insignifiance sociale. Ils vont finir dans un bar à chicha où l'odeur de la double-pomme tentera d'étouffer le fumet de leur défaite.

Vous, vous restez là, sous votre porche, tel un gardien du temple de l'Absurde. Vous ajustez vos gants. Le vent siffle entre les poteaux de guidage chromés. C'est le calme plat. La perfection. Un club sans clients est le seul endroit au monde où l'ordre règne vraiment.

Mais attention, restez concentré. Un nouveau danger pointe à l'horizon. À deux cents mètres, une limousine vient de se garer. Non, attendez... ce n'est pas une limousine. C'est une Citroën Picasso avec des néons sous le châssis. Sept personnes en sortent. Sept. C'est une division blindée de la beaufitude. Ils portent des lunettes de soleil alors qu'il fait nuit noire et que nous sommes en novembre.

C'est le moment de passer au niveau supérieur. Le « C'est une Soirée Privée » ne suffira peut-être pas. Il va falloir invoquer la clause de « L'inventaire annuel des stocks de gaz carbonique ». Préparez vos visages de marbre. Le spectacle continue, et le théâtre du vide n'attend que ses prochains spectateurs interdits.

Bienvenue dans la gestion de l'invisible. Bienvenue dans la haute couture du mépris. Si quelqu'un vous demande si vous êtes sérieux, rappelez-vous : dans ce métier, le sérieux est une option, mais le pouvoir de dire « Non » est une drogue dure. Et vous venez de prendre une dose de pureté cristalline.

# Chapitre 7

## La Morphologie du Tronc d'Arbre

Écoutez bien, car ce que je vais vous enseigner ne se trouve pas dans les manuels de fitness pour influenceurs en quête de validation hormonale. Oubliez la gonflette de plage et les pectoraux qui tressautent au rythme de la techno minimale. Nous parlons ici de géométrie sacrée. Nous parlons de l'occupation de l'espace par la masse brute. Nous parlons de devenir, physiquement et métaphysiquement, une erreur système dans la réalité de ceux qui s'imaginent que « c'est ouvert à tout le monde ».

Regardez-les approcher. Les sept passagers de la Citroën Picasso avancent vers nous comme une lente marée de polyester et d'illusions. Ils ont des néons sous leur bagnole, mais aucune lumière à l'étage. C'est le moment d'activer la posture. La vraie. Celle que j'appelle « La Morphologie du Tronc d'Arbre ».

L'objectif est simple, mais son exécution demande une rigueur de chirurgien de l'ego : vous devez croiser les bras de telle sorte que vos biceps, gonflés par une journée passée à soulever des fûts de bière ou des espoirs déçus, occultent exactement 85 % de l'ouverture de la porte. Pourquoi 85 % ? Parce que les 15 % restants servent à laisser passer un mince filet d'air pour que les clients à l'intérieur ne meurent pas d'asphyxie, mais surtout parce que ce petit interstice est une insulte visuelle. C'est la fente par laquelle la plèbe aperçoit le paradis sans jamais pouvoir y glisser un orteil. C'est la métaphore de leur existence : voir la fête, mais rester sur le trottoir à côté d'un conteneur à verre.

Pour réussir un Tronc d'Arbre parfait, l'appui doit être ancré. Les pieds sont écartés à la largeur des épaules, voire un peu plus, pour créer une base pyramidale. Si vous bougez quand un beauf vous bouscule par inadvertance, vous n'êtes pas un videur,

vous êtes un piquet de grève. Vous devez être solidaire du béton, fusionner avec le chambranle de la porte. Vos bras, maintenant. Ne les croisez pas comme une écolière qui boude parce qu'on lui a pris son goûter. Non. Verrouillez-les. Les avant-bras doivent être plaqués contre les biceps avec une pression telle que vos veines ressemblent à une carte routière de l'enfer.

Le secret de la morphologie du Tronc d'Arbre réside dans le « Volume de Dissuasion Immédiate » (VDI). Quand le chef de la meute Picasso — celui qui porte probablement un parfum qui sent le décapant industriel et la victoire à un concours de tuning à Maubeuge — lève les yeux vers vous, il ne doit pas voir un homme. Il doit voir un mur porteur. Il doit se demander si, en cas de séisme, c'est le bâtiment qui vous soutient ou si c'est vous qui empêchez le ciel de s'effondrer sur sa pauvre tête gominée.

Le textile joue ici un rôle crucial. Le polo noir, obligatoirement deux tailles trop petites, doit crier grâce. Les coutures aux épaules doivent être tendues comme les cordes d'un violon sous acide. Si un bouton ne saute pas pour éborgner un importun d'ici la fin de la soirée, c'est que vous avez été trop indulgent sur les protéines. Un bon Tronc d'Arbre porte des vêtements qui semblent être sur le point de subir une fission nucléaire. C'est ce qu'on appelle la « Tension de l'Autorité ». Si le tissu craque, c'est le signal que la diplomatie est terminée et que le recyclage des déchets humains commence.

Revenons à nos sept spécimens. Ils sont là, à dix mètres. Ils ajustent leurs lunettes de soleil de station-service alors qu'il fait plus sombre que dans le rectum d'un ours polaire. Ils pensent que leur nombre est une force. C'est là qu'intervient la physique des fluides appliquée au mépris. En croisant les bras, vous créez un bouchon hydraulique. Plus ils sont nombreux, plus la pression monte, mais plus le Tronc d'Arbre reste de marbre.

— « Bonsoir, on est sept », va dire le meneur, avec cette voix de celui qui a déjà

prévu de demander une remise sur les consos.

C'est là que vous ne répondez pas tout de suite. Le silence fait partie de la morphologie. Laissez le vent de novembre fouetter leurs visages d'adolescents attardés. Maintenez la position. Vos biceps doivent littéralement manger l'espace. Vous devez occuper tellement de place que, pour vous contourner, ils devraient demander une autorisation préfectorale ou louer un hélicoptère.

L'art de la Morphologie du Tronc d'Arbre, c'est aussi de savoir utiliser sa cage thoracique comme un amplificateur d'indifférence. Inspirez lentement. Faites gonfler ce torse jusqu'à ce que votre ombre recouvre la moitié du groupe. À ce moment-là, ils ne regardent plus vos yeux — de toute façon, vous portez probablement des lunettes noires pour masquer votre ennui mortel — ils regardent la masse. Ils regardent l'obstacle. Vous n'êtes plus un être humain doué de raison ou d'empathie ; vous êtes une erreur de la nature, un accident géologique placé stratégiquement entre eux et une bouteille de vodka frelatée à 150 euros.

Imaginez la scène de leur point de vue. Ils voient ce bloc de muscles immobiles, cette barrière de chair qui semble avoir été coulée dans le même moule que les fondations du club. L'effet est psychotropique. Le cerveau du beauf est programmé pour le conflit simple (l'insulte, la bousculade), mais il est totalement démuné face à l'immobilité architecturale. Devant un Tronc d'Arbre, la menace disparaît pour laisser place à une évidence cosmique : « Ça ne passera pas ». C'est la loi de la physique. On ne traverse pas une montagne, on ne discute pas avec un glacier, on ne rentre pas dans un club quand 85 % de l'entrée est occupée par un type qui a l'air de pouvoir plier une poutre en IPN avec ses sourcils.

C'est ici que la magie opère. En réduisant l'espace disponible à sa plus simple expression, vous forcez le client potentiel à se sentir petit, étriqué, insignifiant. Il doit presque se mettre de profil pour espérer voir le vestiaire. Cette humiliation spatiale est le préambule indispensable au refus qui va suivre.

Le Tronc d'Arbre ne bouge pas. Il ne décroise jamais les bras pour désigner la direction du parking. Pourquoi faire ? Le corps parle de lui-même. Chaque fibre musculaire exprime le même message codé en langage binaire : 0. Zéro entrée. Zéro espoir. Zéro négociation.

Regardez-les. Ils hésitent. Le groupe fléchit. La division blindée de la beaufitude commence à ressembler à une classe de maternelle perdue dans un hypermarché. Le type aux lunettes de soleil tente un dernier mouvement, une sorte de parade nuptiale de mâle alpha de zone industrielle. Il gonfle sa petite poitrine. C'est mignon. C'est comme si un hamster essayait d'intimider un séquoia.

C'est le moment de la clause de l'inventaire annuel des stocks de gaz carbonique.

— « Désolé messieurs, on est complet en oxygène ce soir. On fait un inventaire des émissions de CO2. Trop de rejets polluants avec les néons. »

Prononcez ces mots sans bouger un seul cil. Laissez la puissance de vos bras croisés faire le reste du travail. La morphologie est votre meilleur argumentaire de vente. Vous vendez du vent, certes, mais vous le vendez avec une telle présence physique qu'ils finiront par s'excuser d'avoir respiré devant vous.

Et alors que la Citroën Picasso s'éloignera dans un crissement de pneus pathétique, vous pourrez enfin relâcher la pression. Juste un millimètre. Juste assez pour que le sang irrigue à nouveau vos mains. Mais restez vigilant. Car dans ce métier, dès qu'un Tronc d'Arbre baisse sa garde, c'est toute la forêt de l'absurde qui s'engouffre dans la brèche.

Bienvenue dans la gestion du vide. Bienvenue dans l'art de l'obstruction totale. Demain, on verra comment hausser un sourcil peut provoquer une crise existentielle chez un héritier en chaussures bateau, mais pour l'instant, savourez : vous avez été un

mur, et le mur a gagné. Comme toujours.

# Chapitre 8

## La Lampe Torche : Le Sabre Laser du Jugement

Oubliez tout ce que vous avez appris sur l'optique au collège. Dans le milieu de la sélection nocturne, la lumière n'est pas un phénomène physique composé de photons voyageant à 300 000 kilomètres par seconde pour éclairer le monde. Non. La lumière est une arme de poing. C'est un mur de particules agaçantes destiné à maintenir le bas-peuple dans une cécité temporaire mais salvatrice. Votre lampe torche n'est pas un outil de travail, c'est votre sabre laser du jugement. Et contrairement à celui de Luke Skywalker, le vôtre n'a pas besoin de la Force pour couper des têtes : il lui suffit de 4000 lumens et d'un mépris souverain pour les droits de l'homme.

Pourquoi éclairer les gens ? Pour les voir ? Quelle erreur de débutant. Si vous vouliez voir des gens, vous seriez ophtalmologue ou voyeur dans les vestiaires d'un club de gym. On n'éclaire pas pour voir, on éclaire pour \*nier\*.

Le principe est simple : quand vous braquez un faisceau blanc chirurgical directement dans les cornées d'un individu qui a déjà trois mojitos dans le sang, cet individu cesse d'être un client potentiel pour devenir un lapin pris dans les phares d'une semi-remorque. Il perd sa prestance, son équilibre, et surtout, son argumentation. Essayez de dire « Mais enfin monsieur, je suis le fils du préfet » quand vos pupilles tentent désespérément de se rétracter jusqu'à votre cervelet pour échapper à l'équivalent d'une explosion nucléaire de poche. C'est impossible. Le bégaiement est immédiat. Et le bégaiement, mes amis, c'est l'odeur du sang pour un prédateur du vide comme vous.

Le choix du matériel est crucial. Si vous vous pointez avec la lampe LED intégrée à votre iPhone, démissionnez tout de suite et allez vendre des churros. Un professionnel

porte à sa ceinture une Maglite en aluminium aéronautique, un objet si lourd qu'il pourrait servir à assommer un ours polaire en cas de soulèvement climatique. Mais nous sommes des esthètes : nous ne frappons pas avec le métal, nous frappons avec la clarté. Il vous faut un modèle « Tactical Ultra-Vision 3000 », le genre de truc utilisé par les commandos de marine pour aveugler les dauphins terroristes.

L'utilisation de la lampe répond à une chorégraphie précise que nous appellerons la « Balistique de l'Humiliation ».

Première phase : le Balayage Horizontal. Vous ne visez pas les visages tout de suite. Vous scannez les pieds. C'est la phase de l'inventaire des déchets. Dans ce faisceau blanc froid, les chaussures deviennent les témoins de crimes contre l'humanité. Une basket un peu trop usée ? Un éclat de lumière sur une boucle de ceinture en forme de tête de mort ? C'est ici que vous traquez l'ennemi public numéro un du videur de prestige : le poil de chat.

Rien n'est plus jouissif que de s'arrêter net sur l'épaule d'un cadre dynamique en veste de lin et de laisser le faisceau immobile sur trois poils de Persan qui trahissent une vie domestique pathétique. Laissez la lumière faire le travail. Ne dites rien. Le type va regarder l'épaule, puis regarder la lampe, puis réaliser que vous savez qu'il a passé sa soirée à regarder *\*The Voice\** avec un plaid et un félin avant de tenter de s'incruster dans votre établissement. Le poil de chat sur un veston, c'est le drapeau blanc de la lose. En l'éclairant, vous ne pointez pas une saleté, vous désignez une faillite morale.

Deuxième phase : l'Ascension Verticale. Vous remontez lentement le long du corps. La lampe est votre scalpel. À ce stade, le sujet commence à suer. La lumière révèle tout : la petite tache de sauce samouraï sur la cravate, la transpiration qui perle au-dessus de la lèvre supérieure, le désespoir qui rampe dans les pores de la peau. Quand le faisceau atteint enfin les yeux, maintenez-le. C'est l'instant « Guantánamo ».

C'est ici que le concept de « Détresse Invisible » prend tout son sens. En braquant la lampe directement dans les globes oculaires, vous créez un écran total. Vous ne voyez plus les larmes de la jeune étudiante qui a perdu ses copines, vous ne voyez plus le regard de chien battu du recalé systématique. Vous ne voyez qu'une silhouette noire entourée d'un halo divin. C'est très pratique pour l'éthique de travail : on ne peut pas avoir de pitié pour un spectre. Vous n'êtes plus en train de briser les rêves d'un être humain, vous êtes juste en train d'éteindre une anomalie lumineuse.

Si le sujet tente de parler, coupez-lui la parole avec un petit mouvement saccadé de la lampe. Un flash rapide. C'est le "STFU" visuel. Le cerveau humain est ainsi fait qu'il ne peut pas formuler une plainte cohérente s'il a l'impression d'être interrogé par la Gestapo ou d'être sur la piste d'atterrissage d'Orly.

— « Mais Monsieur, j'ai une réserv... »

— (Flash dans l'œil gauche) « Trop de reflets sur votre montre. »

— « Pardon ? Quel est le rapp... »

— (Flash dans l'œil droit) « Circulez, vous émettez trop de pollution visuelle. »

Le summum de l'art consiste à utiliser la lampe pour vérifier l'état des pupilles. Faites-le avec un air médical, un faux sérieux académique qui suggère que vous avez un doctorat en pharmacologie alors que vous avez arrêté l'école en CM1 parce que les livres n'avaient pas assez d'images de gros bras. Rapprochez la lampe à deux centimètres du nez du malheureux. Regardez intensément. Murmurez : « On est sur une dilatation de type 4, ça va pas être possible. »

Le type ne sait pas ce qu'est une dilatation de type 4. Vous non plus. Mais dans le doute, il se sentira coupable. Il se demandera s'il n'a pas absorbé de la drogue à son insu en respirant l'air ambiant ou si son stress ne vient pas de déclencher une mutation génétique. C'est la beauté du sabre laser : il crée une réalité où vous êtes le seul détenteur de la vérité optique.

Parfois, pour le plaisir, utilisez la lampe pour éclairer le sol derrière la personne que vous venez de recaler. Comme si vous cherchiez quelque chose. Elle va se retourner, inquiète.

— « Vous avez perdu quelque chose ? » demandera-t-elle, pleine d'un espoir stupide.  
— « Votre dignité. Mais je crois qu'elle est tombée dans le caniveau trois rues plus haut. Allez vérifier. »

Éteignez alors la lampe d'un coup sec. Le noir total. Le contraste entre les 4000 lumens et l'obscurité de la rue va provoquer une persistance rétinienne chez votre victime. Elle verra des taches violettes flotter dans le vide pendant les cinq prochaines minutes. C'est votre signature. Un autographe de lumière brûlé sur leur cornée. Même une fois qu'ils seront loin, ils verront encore la forme de votre mépris danser devant leurs yeux.

La lampe torche est le prolongement de votre volonté. Elle sépare le bon grain (ceux que vous laissez passer parce qu'ils ont des chaussures qui coûtent le prix de votre loyer) de l'ivraie (ceux qui ont des chats et des vestes en polyester). Elle vous permet de rester ce mur inébranlable dont nous parlions précédemment, tout en ajoutant une dimension mystique à votre fonction. Vous n'êtes plus un simple vigile ; vous êtes le phare de l'absurde, celui qui décide qui mérite d'exister dans la lumière et qui doit être renvoyé dans les ténèbres extérieures du kebab de nuit.

Rangez votre sabre dans son étui. Le cuir grince. Le silence retombe. Un autre groupe approche. Ils ont l'air heureux. Quelle insulte à la nuit. Préparez votre pouce sur l'interrupteur. Le massacre de photons va pouvoir recommencer.

# Chapitre 9

## Le 'Repasse dans Dix Minutes' : Le Voyage vers l'Infini

Observez la proie. Elle s'avance vers vous avec l'assurance d'un stagiaire en marketing qui vient de découvrir l'existence du bouton « gras » sur Word. Elle porte une chemise dont les motifs imitent une crise d'épilepsie sur fond de nappe de pizzeria, et elle dégage une odeur de déodorant bon marché mixé à une angoisse existentielle palpable. C'est le « Relou ». Le spécimen qui ne comprend pas le « non », qui ignore le « c'est complet », et qui serait capable de discuter la physique quantique de votre cordon de sécurité pendant trois heures juste pour prouver qu'il existe.

Si vous lui dites « non », il va argumenter. Il va vous parler de ses droits de l'homme, de son cousin qui connaît le DJ, ou du fait qu'il paye vos impôts (une théorie fiscale audacieuse pour quelqu'un qui cherche à gratter une entrée gratuite en boîte). Le « non » est une collision. C'est vulgaire. C'est frontal. C'est pour les vigiles de supermarché qui n'ont pas encore compris que leur cerveau est une arme de destruction massive.

Le génie, le vrai, réside dans cette phrase magique, ce mantra de l'illusionniste, ce pont de singe jeté au-dessus de l'abîme : « Repasse dans dix minutes, là c'est un peu chaud. »

Dix minutes. C'est une unité de temps fascinante. Dans le monde réel, c'est le temps de cuire des pâtes *\*al dente\**. Dans le monde de la nuit, c'est une faille spatio-temporelle, un trou noir où la logique part mourir en position fœtale. En disant « repasse dans dix minutes », vous ne refusez pas l'accès. Oh que non. Vous devenez un allié. Vous devenez le coach de vie de ce pauvre hère. Vous lui confiez une

mission. Vous transformez un paria en agent secret en attente de déploiement.

Regardez ses yeux s'illuminer. Il se sent spécial. Il pense qu'il a réussi à négocier. Il se tourne vers ses amis – tout aussi mal habillés que lui, formant une sorte de boys band de l'apocalypse esthétique – et leur chuchote avec un clin d'œil complice : « C'est bon, on gère, il a dit dix minutes. »

À cet instant précis, vous venez d'envoyer ce groupe de déchets radioactifs dans le Grand Vide. Ils ne partent pas avec la rage au ventre ; ils partent avec l'espoir. Et l'espoir, mes chers confrères du néant, est la drogue la plus puissante du marché pour paralyser les facultés cognitives.

Pendant que ces dix minutes s'écoulent, que se passe-t-il dans leur tête ? Ils vont s'éloigner d'environ cinquante mètres. Ils vont rester sur le trottoir d'en face, à surveiller la porte comme des chiens de prairie attendant le lever du soleil. Ils vont vérifier leur montre toutes les quatorze secondes. Ils sont désormais prisonniers d'un algorithme dont vous êtes le seul administrateur.

Mais voici la beauté de la psychologie inversée : le cerveau humain est incapable de gérer la notion de « dix minutes » sous l'influence de l'adrénaline du rejet. Au bout de sept minutes, ils vont hésiter. « Est-ce qu'on y retourne ? Non, il a dit dix. Si on y va trop tôt, on va l'énerver. » Ils commencent à s'auto-censurer. Ils font votre travail à votre place. Ils deviennent leurs propres vigiles. Ils s'enferment eux-mêmes dans une cage de courtoisie imaginaire.

Puis, vers la quinzième minute, le doute s'installe. Mais c'est un doute confortable. Ils se disent que vous êtes « occupé ». Ils voient une limousine décharger des filles en robes à paillettes qui entrent sans même vous regarder. Ils se disent : « Normal, c'est le rush, on va attendre encore cinq minutes, pour être sûrs. »

C'est ici que le voyage vers l'infini commence réellement. Vous ne les avez pas

recalés. Vous les avez mis en orbite. Ils flottent dans le vide sidéral de la zone industrielle, entre le kebab « Le Délice du Taurus » et un distributeur de billets en panne. Vers 1h30 du matin, ils seront toujours là, quelque part, à se demander si les « dix minutes » sont passées ou si le temps est une construction sociale destinée à les empêcher de boire des shots de vodka-caramel.

Le « Repasse dans dix minutes » est une promesse d'éternité. C'est le « je t'appelle demain » du monde professionnel de la porte. C'est une technique qui s'appuie sur la fatigue mentale de la cible. Le Relou est un être de friction. Si vous ne lui offrez aucune résistance, il s'effondre. En lui donnant un créneau fictif, vous lui donnez un os à ronger. Et pendant qu'il ronge son os sur le trottoir d'en face, il ne vous emmerde pas. Il ne bloque pas le flux. Il ne pollue pas votre champ de vision avec son aura de tristesse vestimentaire.

Et le plus beau ? En 2026, au détour d'une soirée sombre où ils repenseront à leur jeunesse gâchée, ils auront un flash. Ils se reverront, là, devant votre porte, à attendre. Et c'est seulement à ce moment-là, dans le silence de leur chambre à coucher de trentenaires déprimés, qu'ils se diront : « Attends... il se foutait de ma gueule, en fait ? »

C'est cela, la victoire totale. Une défaite si lente, si diluée dans le temps, que la victime ne ressent la douleur que deux ans après l'impact. Vous n'êtes pas un vigile, vous êtes un sculpteur de souvenirs traumatiques à retardement.

Évidemment, il y a des variantes. Pour les plus insistants, ceux qui ont l'œil vitreux et la détermination d'un termite dans une scierie, vous pouvez utiliser la technique du « On attend que ça se vide un peu à l'intérieur ».

C'est un mensonge d'une pureté cristalline. La boîte est vide. Il n'y a que le barman qui compte ses pailles et un type seul sur la piste qui essaie de draguer un stroboscope. Mais en disant « On attend que ça se vide », vous suggérez que l'endroit

est tellement sélect, tellement bondé d'une élite invisible, qu'il faut un désistement de l'ambassadeur de Suède pour qu'une place se libère. Le Relou se sent valorisé : il est le prochain sur la liste. Il fait partie de la file d'attente VIP de votre imagination.

Maintenez votre visage de marbre. Ne souriez jamais. Le sourire est une faiblesse qui laisse filtrer l'humanité. Vous devez être une statue de sel avec une oreillette débranchée. Quand ils reviennent au bout de vingt minutes (parce qu'ils reviennent toujours, comme des pigeons qui ont trouvé une miette de pain sur un cadavre), regardez votre montre avec un air de perplexité profonde.

« Je t'avais dit dix minutes. Là, c'est trop tard, le quota est atteint. Tu as raté la fenêtre de tir. Dommage, on était à ça. »

Faites le geste avec vos doigts. Laissez un millimètre d'espace entre votre pouce et votre index. C'est l'espace qui les sépareit du bonheur. C'est la distance exacte entre leur vie ratée et le paradis artificiel de la piste de danse. Ils ne peuvent pas vous en vouloir. Ils ne peuvent s'en vouloir qu'à eux-mêmes. Ils ont « raté la fenêtre ». Ils vont repartir en s'excusant, presque, d'avoir été trop lents, d'avoir mal calculé la rotation de la Terre.

Vous venez de pratiquer une lobotomie sans anesthésie et sans scalpel. Vous avez transformé une potentielle altercation physique en une remise en question métaphysique. Ils vont rentrer chez eux, s'acheter une montre connectée, et passer le reste de leur existence à essayer d'être « à l'heure ».

Regardez-les s'éloigner sous la pluie fine. Ils marchent les épaules basses, traînant leurs chaussures pointues dans les flaques de gasoil. C'est beau, non ? On dirait une scène de cinéma néo-réaliste, mais avec des gens qui portent des vestes en polyester.

Le silence revient. Le néon du club grésille. Une nouvelle proie approche. Elle porte un chapeau de cow-boy en plastique et un t-shirt « J'peux pas, j'ai apéro ». C'est

presque trop facile. Préparez votre réplique. Préparez votre chronomètre imaginaire. Le voyage vers l'infini recommence. Et cette fois, on va les faire attendre jusqu'à la prochaine élection présidentielle.

# Chapitre 10

## Le Traducteur de Bourré : Niveau Expert

Regardez-le s'avancer. Le spécimen porte un chapeau de cow-boy en plastique rose fluo, probablement arraché à la sueur de son front lors d'une fête foraine dont le seul but était de recycler des déchets toxiques en lots de consolation. Son t-shirt « J'peux pas, j'ai apéro » n'est pas qu'une déclaration d'intention, c'est un diagnostic médical. C'est le drapeau blanc qu'il brandit devant la forteresse de votre patience.

Il marche avec cette assurance particulière de celui qui pense avoir dompté la gravité, alors qu'en réalité, il est en train de négocier chaque pas avec le bitume comme s'il traversait un champ de mines invisible. C'est la démarche du « crabe en déni ». Ses yeux ne sont plus des organes de vision, ce sont deux billes de verre flottant dans un bocal de vinaigre blanc. Et là, le miracle se produit. Il s'arrête devant vous, ou plutôt, il entre en collision avec votre périmètre de sécurité olfactif.

Il ouvre la bouche. On s'attendrait à ce qu'une nuée de mouches en sorte, mais non. Il libère une phrase qui, dans sa tête, résonne comme une plaidoirie de Robert Badinter, mais qui, pour le reste du monde, ressemble au bruit d'une bétonnière qui tenterait de digérer des gravillons :

— « Chuis pas bourré, j'te jure. »

Mesdames, Messieurs, bienvenue dans l'unité de soins intensifs de la sémantique. À cet instant précis, vous ne faites plus face à un être humain doué de raison, mais à une bombe à retardement biologique dont le minuteur est coincé sur « 12 secondes ».

En tant qu'expert de la porte, vous devez comprendre que le langage articulé par un

individu dont le taux d'alcoolémie dépasse la température moyenne d'une pizza sortant du four n'est plus une question de mots, mais de fréquences. Quand il dit « Chuis pas bourré », son cerveau essaie désespérément d'envoyer un signal de détresse à ses membres inférieurs. Mais le traducteur universel de la réalité, lui, affiche en lettres de sang sur votre visière imaginaire : « Je vais repeindre tes chaussures avec un mélange de kebab-oignons et de tequila bon marché dans moins de temps qu'il n'en faut pour dire "périsprit" ».

Pourquoi « j'te jure » ? C'est le sceau de l'apocalypse. Dans le dictionnaire du mec à la dérive, « j'te jure » est l'équivalent diplomatique d'une déclaration de guerre nucléaire. C'est l'ultime rempart avant l'effondrement total de la dignité. S'il jure, c'est qu'il sait que son foie a déjà démissionné et qu'il est actuellement en train de faire ses cartons pour s'exiler en Suisse.

Observez attentivement les signes cliniques. À 12 secondes de l'impact, le sujet présente ce qu'on appelle le « regard du poisson mort qui essaie de comprendre la théorie des cordes ». Ses pupilles sont dilatées au point de vouloir absorber toute la lumière du quartier. C'est à ce moment-là qu'il pense être d'une subtilité absolue. Il croit qu'en fixant un point imaginaire situé à trois centimètres derrière votre épaule gauche, il va vous convaincre de sa sobriété monacale. En réalité, il essaie juste de stabiliser l'horizon qui oscille comme un pendule sous ecstasy.

À 9 secondes, le « jureur » commence à produire une salivation excessive. C'est la phase de pré-lubrification des conduits. C'est un mécanisme de défense de la nature. Son corps se prépare à l'expulsion d'un écosystème entier. C'est là que vous devez sortir votre arme secrète : le silence de marbre. Ne répondez pas. Chaque mot que vous prononcerez sera perçu par lui comme une invitation à un débat philosophique qu'il perdra de toute façon, mais qui accélérera le processus gastrique.

À 6 secondes, il tente une approche tactile. Le « copain-copain ». Il pose sa main sur votre avant-bras. C'est une erreur fatale. Sa main est moite, froide, et semble peser le

poids d'une enclume. C'est l'ancrage. Il cherche un point fixe dans un univers en pleine expansion. S'il vous touche, c'est qu'il a déjà perdu la bataille contre l'oreille interne. Il vous utilise comme une béquille pour son ego en ruine.

À 3 secondes, le « j'te jure » se transforme en un murmure guttural. « Allez... sois cool... j'ai rien bu... juste une bière... ». La bière en question devait faire la taille d'un baril de pétrole, à en juger par l'onde de choc méphitique qui émane de ses pores. Ses joues se gonflent légèrement. Ses yeux s'écarquillent. C'est l'instant T. Le point de non-retour.

C'est ici que votre génie s'exprime. Le commun des mortels reculerait. Le débutant crierait. L'expert, lui, pratique le « Décalage de la Matrice ». Vous n'avez pas besoin de lire pour savoir ce qui va se passer. Vous avez lu le menu de son estomac à travers la texture de son haleine.

D'un geste fluide, presque gracieux, comme un toréro devant un taureau qui aurait abusé de la sangria, vous faites un pas de côté. Vous ne le poussez pas. Vous ne l'insultez pas. Vous lui offrez simplement le vide. Et là, sous le néon qui grésille, la prophétie s'accomplit. Le cow-boy en plastique se plie en deux. Le son qui s'échappe de son gosier n'a rien d'humain. C'est le cri d'une baleine enrhumée qui aurait avalé un mixeur.

Splash.

Le « j'te jure » s'est matérialisé sur le trottoir sous la forme d'une fresque expressionniste aux couleurs de la gastronomie nocturne. Douze secondes. Précis. Vous pourriez chronométrer votre vie sur la faillite de ses sphincters œsophagiens.

Maintenant, observez le résultat. Il se relève, un filet de bave accroché à son menton comme une décoration de Noël tardive, et il vous regarde avec une trahison pure dans les yeux. Il est persuadé que c'est \*vous\* qui avez provoqué cela. Dans son esprit

embrumé, votre refus a créé une onde de choc métaphysique qui a retourné son estomac. C'est la faute de la société. C'est la faute de la lune. C'est la faute de vos chaussures trop brillantes.

— « T'as vu... c'que t'as... fait ? » bafouille-t-il en essayant de ramasser son chapeau rose qui baigne désormais dans son propre échec.

C'est le moment d'achever la bête, non pas avec violence, mais avec cette condescendance olympienne qui caractérise les grands maîtres du reculade. Penchez-vous légèrement vers lui. Gardez vos mains derrière le dos. Inspirez l'air pur que vous avez réussi à préserver en vous écartant à temps.

— « Monsieur, votre corps vient de rendre un verdict définitif. C'est un vote de non-confiance de votre système digestif. Je ne peux pas aller contre la démocratie organique. Rentrez chez vous. Et si vous croisez une poubelle, demandez-lui pardon, elle a probablement plus de conversation que vous ce soir. »

Il va essayer de répliquer. Il va tenter un dernier « Mais... ». Mais le « mais » va mourir dans un hoquet sonore. Il va se retourner, traînant son chapeau comme une dépouille de guerre, et s'éloigner vers l'obscurité.

Vous reprenez votre position. Vous lissez votre veste. Le trottoir appartient désormais aux services de voirie, mais votre honneur et la propreté de vos pompes sont saufs. C'est ça, le niveau expert. C'est savoir que derrière chaque serment d'ivrogne se cache une éruption volcanique imminente.

Et alors que vous voyez au loin un groupe de jeunes filles en talons aiguilles s'approcher en riant trop fort, vous savez déjà ce qu'elles vont dire. Vous voyez déjà les signes. Le rire est trop aigu, la démarche est trop fluide pour être honnête. Le traducteur s'active à nouveau.

« On est juste venues pour danser » signifie en réalité : « On va passer trois heures dans les toilettes à pleurer sur un ex qui s'appelle Kevin. »

Préparez-vous. La nuit est longue, et le dictionnaire de l'absurde est infini. Le prochain candidat porte des lunettes de soleil alors qu'il est minuit et demi. C'est presque insultant pour votre intelligence. On va s'amuser. On va les faire attendre jusqu'à ce que le plastique de son chapeau devienne biodégradable.

# Chapitre 11

## La Critique de Mode sans Diplôme

Regardez-moi cet échantillon. Observez bien la démarche. On dirait un héron qui essaie de marcher sur des braises tout en portant le poids de sa propre suffisance. Il s'approche, le buste bombé, les bras légèrement écartés comme s'il transportait deux tapis invisibles sous les aisselles. Et le voilà, le clou du spectacle : les lunettes de soleil. Il est minuit quarante-deux, la pollution lumineuse de la ville est à peine suffisante pour distinguer un caniveau d'une flaque de vomi, mais lui, il anticipe probablement une éclipse solaire soudaine ou une attaque de flashes de paparazzi qui n'arriveront jamais.

Mais le vrai crime, l'attentat visuel, la déclaration de guerre à l'esthétique occidentale, c'est son col en V.

Mesdames et messieurs du jury, nous ne parlons pas d'un petit col en V discret, le genre de truc qu'on porte sous un pull en cachemire pour avoir l'air d'un gendre idéal qui lit du Marc Levy. Non. On parle ici d'un col en V abyssal. Une échancrure tellement profonde qu'elle descend plus bas que mon solde bancaire après une semaine de vacances à Ibiza. C'est un triangle des Bermudes en coton stretch où la dignité humaine vient de sombrer corps et âme. On voit son sternum. On voit ses espoirs, ses rêves, et une quantité de poils de torse soigneusement huilés qui semblent hurler à l'aide.

C'est à ce moment-là que je sens une tension familière. Ce n'est pas seulement de l'agacement professionnel, c'est un sursaut de ma conscience stylistique. Je suis là, planté sur le bitume, une main sur le cordon de velours, l'autre sur ma radio, et je décrète intérieurement que ce col est une insulte à la civilisation helléno-chrétienne.

C'est une agression caractérisée. C'est le genre de vêtement qui dit : « J'ai confondu élégance et anatomie superficielle. »

Alors, certes, je vous vois venir. Vous allez me dire : « Dis donc, monsieur le garde-chiourme de la nuit, tu as vu ta propre dégaine ? »

C'est une remarque pertinente, mais totalement hors sujet dans mon dictionnaire personnel. Oui, je porte un costume trois pièces qui a été conçu pour un homme ayant environ la moitié de mon volume de biceps. Je suis littéralement saucissonné dans du polyester noir qui brille sous les néons comme une carrosserie de tuning. Ma veste est si serrée que si je prends une inspiration un peu trop profonde, le bouton central va être éjecté avec la vitesse d'une balle de 9mm et abattre un livreur Deliveroo à l'autre bout de la rue. Mes épaules sont comprimées au point que j'ai l'impression d'être une figurine Action Man dont on aurait forcé les articulations. Je ne peux pas lever les bras au-dessus du nombril sans risquer une déchirure inguinale majeure.

Mais il y a une différence fondamentale, une nuance métaphysique entre lui et moi. Mon costume trop petit est une armure. C'est une contrainte volontaire, un sacrifice sur l'autel de l'autorité. Lui, son col en V, c'est une négligence morale. C'est un abandon.

Le candidat au rejet arrive à ma hauteur. Il enlève ses lunettes avec un mouvement de poignet qu'il croit digne de Tom Cruise dans *\*Top Gun\**, mais qui ressemble plus à un serveur de chez Flunch qui retire son badge.

— Bonsoir, on est trois, lance-t-il avec une assurance qui mériterait une étude clinique.

Je le regarde. Je ne regarde pas ses yeux. Je regarde le V. Ce gouffre de tissu qui me nargue. Je sens le tissu de mon propre pantalon me scier l'entrejambe, me rappelant que chaque mouvement est un pari contre la physique. Je transpire dans ma chemise

en nylon qui ne laisse passer aucune molécule d'oxygène, transformant mon torse en serre tropicale pour bactéries urbaines. Mais je reste de marbre. Le pouvoir, c'est l'immobilité dans l'inconfort.

— Ça va pas être possible, je réponds d'une voix monocorde, celle que j'utilise pour annoncer les décès ou les fins de promotions sur les nuggets.

— Comment ça ? On est sapés, on consomme, on est des habitués.

— Le col, je dis en pointant un index ganté de cuir (trop petit lui aussi, mes doigts ressemblent à des saucisses de Francfort sous vide).

— Quoi, le col ? C'est du créateur. C'est la nouvelle collection « Riviera ».

— La Riviera, monsieur, c'est pour les gens qui ont un yacht et une assurance vie. Ici, c'est le monde réel. Et dans le monde réel, on ne laisse pas entrer un homme dont le décolleté descend plus bas que celui de ma tante au mariage de ma cousine. C'est une question de sécurité publique. Imaginez que vous trébuchiez. On pourrait voir votre pancréas. Je ne peux pas prendre ce risque.

Il reste interdit. Ses deux amis, habillés comme des figurants d'un clip de rap moldave, essaient de négocier. Mais je ne les entends plus. Je suis trop occupé à gérer la douleur lancinante de ma propre cravate qui agit comme un garrot sur ma carotide. Si je refuse ce type, ce n'est pas parce qu'il est mal habillé. Enfin, si, un peu. Mais c'est surtout parce que si moi, je dois souffrir dans ce costume qui me transforme en rôti de veau ficelé par un boucher sadique, il n'y a aucune raison pour que lui profite de la brise nocturne sur son plexus solaire. La justice, c'est le partage de l'inconfort.

— C'est un concept, insiste-t-il. C'est le "V-Deep". C'est pour allonger la silhouette.

— Ce n'est pas une silhouette que vous avez là, c'est un appel au secours géométrique. Vous avez l'air d'un homme qui a perdu un duel contre une paire de ciseaux et qui essaie de faire croire que c'était intentionnel.

Je fais un pas en avant, et j'entends un craquement sinistre venant de ma couture dorsale. Je m'immobilise instantanément. Si je bouge d'un millimètre de plus, je finis

la soirée en strip-teaseur involontaire, et croyez-moi, personne ne veut voir ça, surtout pas après le kebab sauce samouraï de 19h. Je dois conclure l'échange avant que l'intégrité structurelle de mon pantalon ne lâche.

— Écoutez, mon grand. La mode, c'est comme la grammaire. On peut s'amuser avec, mais il y a des règles de base. Votre col est une subordonnée relative sans sujet. C'est une phrase qui ne finit jamais. Circulez. Allez montrer votre sternum à un cardiologue ou à un club de plage qui accepte les tongs. Ici, on est dans un établissement sérieux.

Il tente une dernière charge, l'argument ultime du désespoir :

— Mais vous, votre veste, on dirait que vous l'avez piquée à votre petit frère !

Touché. Mais jamais coulé. L'avantage d'être le videur, c'est que la mauvaise foi est incluse dans la fiche de poste, juste à côté de « savoir rester debout sans avoir l'air de dormir ».

— Ma veste, monsieur, est ajustée. C'est du "Slim Fit" extrême. C'est une compression thérapeutique pour maintenir mon calme légendaire face à des individus qui portent des lunettes de soleil la nuit. C'est de la technologie. Vous, c'est de la ventilation pour narcissiques. Au revoir.

Je lui tourne le dos avec la grâce d'un tank Panzer faisant un créneau dans une ruelle de Paris. Chaque fibre de mon costume hurle sa haine contre mon squelette. Je sens une goutte de sueur glisser le long de ma colonne vertébrale, emprisonnée entre ma peau et cette doublure en plastique recyclé qui me brûle comme un acide léger.

Ils s'en vont en bougonnant, jetant des regards noirs dans ma direction. Je les regarde s'éloigner, leurs silhouettes se découpant sous les réverbères. Le type au col en V a l'air d'un oiseau déplumé.

Je me réajuste, ou du moins j'essaie. Je tire sur les revers de ma veste qui menacent

de me briser les côtes. Je suis une victime de la mode, une vraie. Pas comme lui. Moi, je souffre physiquement pour mon art. L'art de dire « non ». L'art de juger le monde alors que je ne peux même pas m'asseoir sans risquer une explosion textile qui ferait la une du journal local.

Parce qu'au fond, être un critique de mode sans diplôme à l'entrée d'une boîte de nuit, c'est ça : c'est savoir que l'élégance n'est pas dans le vêtement, mais dans la capacité à faire croire que l'on est à l'aise alors que l'on subit une strangulation lente par sa propre garde-robe.

Le candidat suivant arrive. Il porte un bonnet alors qu'il fait 22 degrés.

Le tribunal est de nouveau ouvert. Mon dictionnaire de l'absurde vient de s'enrichir d'une nouvelle définition. Et mon costume, lui, vient de perdre un bouton. J'espère qu'il n'a tué personne.

# Chapitre 12

## Le Complexe de Dieu sur 2 Mètres Carrés

Imaginez un instant que le Vatican soit réduit à la taille d'un paillason de chez Castorama et que le Pape porte un costume synthétique trois fois trop petit qui lui cisaille les aisselles. Voilà, vous visualisez ma zone de confort. Bienvenue sur mes deux mètres carrés de bitume, mon Saint-Siège à moi, mon Empire de poche où je règne avec la poigne de fer d'un dictateur de république bananière, le tout sous un éclairage au néon qui donnerait un air de tuberculeux à Brad Pitt.

Le complexe de Dieu, ce n'est pas une maladie mentale quand on fait mon métier ; c'est un équipement de série. À quel moment, dans l'histoire de l'évolution humaine, un bipède a-t-il décidé qu'il était investi d'une mission divine consistant à décider si, oui ou non, un comptable de Melun a le droit d'aller transpirer sur du David Guetta ? C'est une question que je me pose tous les soirs, généralement entre deux insultes sur ma généalogie et un regard méprisant lancé à une paire de baskets qui a manifestement vécu la guerre de 14.

Regardez-moi cet échantillon qui s'approche. Le type au bonnet par 22 degrés. Il avance avec cette démarche chaloupée de celui qui pense que son couvre-chef lui donne un air de poète maudit alors qu'il ressemble juste à un voleur de vélos qui a oublié son pied-de-biche. Il me regarde. Il cherche dans mes yeux une lueur d'humanité. Grave erreur. Mes yeux sont deux billes d'acier trempées dans l'indifférence la plus totale. Je ne suis pas un homme, je suis un algorithme en polyester.

« Bonsoir, c'est pour quoi ? »

C'est ma réplique préférée. Elle est d'une absurdité sublime. Le type est devant une boîte de nuit, il fait la queue depuis quarante minutes, il est habillé comme s'il allait braquer un Starbucks dans le Colorado, et je lui demande ce qu'il veut. Comme s'il y avait une chance sur un million qu'il me réponde : « Je cherche la bibliothèque municipale, mon bon monsieur, j'ai un retard sur un traité de spéléologie. »

Le complexe de Dieu commence ici : dans le pouvoir de poser des questions débiles dont on possède déjà la réponse, juste pour voir l'autre bégayer.

Parce qu'au fond, qu'est-ce que je protège ? Le Saint des Saints ? La fontaine de Jouvence ? Non. Je protège un hangar sombre où l'on sert de la vodka frelatée au prix du sang de licorne et où la musique est si forte qu'elle pourrait décoller le papier peint d'un appartement à trois pâtés de maisons. Je suis le gardien d'un temple dédié à la surdité précoce et au mauvais goût chorégraphique. Et pourtant, quand je lève la main pour dire « ça ne va pas être possible », je ressens une décharge d'adrénaline que même un pilote de chasse en plein dogfight ne pourrait pas comprendre.

C'est l'ivresse du « Non ». Le « Oui » est une faiblesse. Le « Oui » est une porte ouverte à la plèbe, au chaos, aux gens qui portent des chemises à dragons. Le « Non », c'est la structure. C'est la civilisation. C'est moi qui décide qui est digne d'entrer dans le royaume des basses assourdissantes. Je suis Saint-Pierre, mais avec une oreillette qui grésille et un bouton de veste en moins.

D'ailleurs, parlons-en de cette oreillette. Vous m'avez déjà vu tripoter ce petit fil en tortillon derrière mon oreille en fronçant les sourcils ? Vous pensez sans doute que je reçois des consignes de sécurité vitales. « Alerte, code rouge, un individu en jogging peau de pêche tente une approche par le flanc gauche. » La vérité est beaucoup plus triste. La plupart du temps, j'entends juste Michel, le gérant, hurler parce qu'on a plus de glaçons ou que les toilettes des filles ressemblent à une scène de crime après un passage de hooligans. Mais pour vous, public, je suis en ligne directe avec le Pentagone de la nuit. Ce petit geste me donne une aura de mystère mystique. Je ne

parle pas à des collègues, je communie avec les forces invisibles du VIP.

Le type au bonnet insiste.

« Mais pourquoi je peux pas rentrer ? Je suis accompagné ! »

Il désigne une jeune femme qui porte plus de maquillage que de vêtements. Elle me regarde avec ce mépris propre à ceux qui pensent que la jeunesse est une monnaie d'échange universelle.

« Ça ne va pas être possible », je répète.

C'est ma phrase mantra. Elle est parfaite. Elle ne donne aucune raison. Elle clôt le débat. Elle est l'expression ultime de ma divinité sur deux mètres carrés. Si je commençais à expliquer que son bonnet me donne des envies de meurtre ou que ses chaussures ressemblent à des canoës gonflables, je redeviendrais humain. Et un Dieu ne s'explique jamais. Un Dieu décrète.

Pendant ce temps, derrière moi, David Guetta entame son 452ème refrain de la soirée. Boum-boum-boum. C'est le rythme cardiaque de mon royaume. Une pulsation binaire pour des cerveaux qui le sont tout autant. C'est fascinant de voir à quel point les gens sont prêts à tout pour entrer dans un endroit qu'ils détesteront dans deux heures quand ils réaliseront qu'ils ont dépensé la moitié de leur loyer en gin-tonic tiède. Mais c'est ça, le génie du vide : plus on l'interdit, plus il devient désirable. Je vends du vent, et je suis le douanier de l'air.

Soudain, je sens une légère brise sur mon abdomen. Ah, le bouton. Ce bouton qui a sauté tout à l'heure alors que je tentais une manœuvre d'intimidation pectorale. C'est le talon d'Achille de mon complexe de Dieu. Ma veste, ce carcan de gloire, commence à me trahir. Je suis un créateur dont l'univers s'effiloche. Si je perds un autre bouton, ma crédibilité s'effondre. Je passerai de « Videur Impitoyable » à « Pingouin en Détresse ».

Il y a une métaphore là-dedans, mais je suis trop occupé à juger la cravate de la victime suivante pour la creuser. La cravate est rose saumon. Sur une chemise vert

bouteille. C'est un attentat visuel. C'est une insulte à la rétine. Le type sourit, sûr de lui, avec ce petit air de celui qui a lu « Comment séduire en dix leçons ».

« Bonsoir monsieur, on est trois. »

Je le regarde avec la tendresse d'un entomologiste observant un cancrelat particulièrement laid.

« Vous avez une réservation ? »

« Euh, non, mais on connaît le DJ. »

Ah ! La variante du « Je connais le DJ ». C'est le blasphème ultime. Le DJ, pour moi, c'est juste le mec dans sa boîte en verre qui appuie sur "Play" et qui se prend pour Mozart parce qu'il sait lever les bras au bon moment. Prétendre le connaître, c'est comme dire à un douanier qu'on est le cousin de l'air ambiant. Ça n'a aucun sens, et ça m'agace.

« Le DJ ne gère pas la porte. La porte me gère moi. Et moi, je ne vous gère pas. »

C'est technique, c'est absurde, c'est du pur moi. Il reste planté là, déconfit. Sa cravate rose semble flétrir sous mon regard. C'est l'instant où je me sens vraiment tout-puissant. Je viens de briser la soirée d'un homme simplement parce que ses goûts chromatiques sont incompatibles avec ma vision du monde à 23h30. Je suis un tyran domestique. Je suis le flic, le juge et le bourreau, le tout concentré sur une dalle de béton de 120 centimètres de large.

Mais attention, c'est un sacerdoce éprouvant. Porter le poids du monde sur ses épaules tout en essayant de ne pas craquer sa couture de pantalon demande une discipline de moine shaolin. Vous voyez ce calme olympien ? C'est de la terreur pure. La terreur que quelqu'un remarque que je ne sais pas lire la liste que j'ai dans la main. La liste des VIP. Je regarde les noms, je vois des taches noires sur du papier blanc. Je fais semblant de chercher. « Ah, non, vous n'êtes pas dessus. » En réalité, la liste pourrait être écrite en araméen ou être une recette de quiche aux poireaux, le résultat serait le même : si ta tête ne me revient pas, tu n'es pas sur la liste. C'est la magie de

l'analphabétisme sélectif.

Le complexe de Dieu, c'est de transformer son ignorance en mystère.

Au loin, le soleil finira par se lever. Ma divinité est une denrée périssable. À 6 heures du matin, je ne serai plus qu'un homme fatigué, avec des cernes sous les yeux, un bouton en moins et une odeur de tabac froid imprégnée dans les fibres de mon costume bon marché. Je rendrai mon oreillette, je saluerai Michel et j'irai manger un kebab dans un silence religieux. Sur mon tabouret en plastique, je ne serai plus le gérant du paradis. Je serai juste une victime collatérale de la mode et de l'industrie du divertissement.

Mais en attendant, il reste quatre heures de nuit. Quatre heures pendant lesquelles je suis le centre de l'univers. Quatre heures où chaque « non » me rapproche un peu plus du Nirvana.

Tiens, voilà une bande de types en enterrement de vie de garçon, déguisés en super-héros. Superman a l'air d'avoir déjà vomi sur sa cape.

Le tribunal est de nouveau ouvert. Et aujourd'hui, je n'ai aucune pitié pour la Justice League.

« Bonsoir, c'est pour quoi ? »

**FIN**

*Merci d'avoir lu "L'Art de Recaler sans Savoir Lire"*

Une œuvre écrite par Dr. Sarcasme

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)